

LE DIADESTÉ,

OU

LA GAGEURE ARABE,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

Par MM. Saint-Hilaire et Léon,

MUSIQUE DE M. GODEFROID,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE 7 SEPTEMBRE 1836.

PERSONNAGES.

MANFREDI, noble Vénitien..
STENO, son ami.....
EMILIA, femme de Manfredi..
LA COMTESSE AMALFI, amie
d'Emilia.....
DOMINIQUE, serviteur de
Manfredi.....

ACTEURS.

M. MORRAY-GINTI.
M. COUDERG.
M^{lle} JENNY COLOX.
M^{lle} OLIVIER.
M. VICTOR.

PERSONNAGES.

URSULE, mère nourrice d'Emi-
lie.....
GONDOLIERE.
SERVITEUR DE MANFREDI.
GARDEN DU DOGE, HÉRAUTS.
DEUX NÈGRES, richement costumés.
VILLAGROIS, VILLAGROISES, PEUPLE.

ACTEURS.

M^{me} BOULANGER.

La scène est à Venise, en 1660.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour de la maison de Manfredi, donnant sur un des canaux de Venise. A droite de l'acteur est une treille italienne, richement décorée. A gauche, l'entrée de l'habitation. Au fond, une grille donnant sur un canal; de l'autre côté du canal, des palais et des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONDOLIERE, puis DOMINIQUE, puis EMILIA.

INTRODUCTION.

CHOEUR DE GONDOLIERE.

Viva !
Gondoliers de Venise,
La caressante brise
Nous ramène Emilia;
Elle est bonne, elle est belle.
Ah ! jusqu'aux cieux, pour elle,
Élevons nos vœux !

Viva !

DOMINIQUE, sortant de la maison.
Pourquoi ces chants ?.. qui vous appelle ?

3^e ANNÉE.

CHOEUR.

A la maîtresse de ces lieux
Nous venons tous offrir notre hommage et nos vœux !
Elle est bonne, elle est belle.
Ah ! jusqu'aux cieux, pour elle,
Élevons tous nos vœux !

DOMINIQUE.

Vous êtes fous, oui-dà.
Qui vous a dit que la marquise
Était de retour à Venise ?
Allons, allons, retirez-vous,
Ou du marquis redoutez le courroux !

CHOEUR.

En célébrant celle qui sait lui plaire,
Peut-on exciter sa colère ?

T. IV.

DOMINIQUE.

Mais puisqu'elle est loin de ces lieux !
Partez donc...

(On entend un prélude de harpe.)

CHOEUR.

Écoutez, c'est bien elle :

Quels sons mélodieux !..
Écoutez.

DOMINIQUE, à part.

Maudite ritournelle !

Mon maître sera furieux.

(*Emilia paraît sur le perron ; tout le monde se range respectueusement pour la laisser passer ; elle paraît regarder la ville avec enthousiasme.*)

EMILIA.

Voyez ces dômes, ces portiques,
Reflets dans mille canaux ;
Ce ciel d'azur, ces feux marqués,
Jaillissant du cristal des eaux...
C'est là Venise, ma patrie,
Reine des mers, foyer d'amour ;
Ah ! dans ton sein, cité chérie,
Béni soit mon retour !

CHOEUR.

Ah ! dans ton sein, cité chérie,
Béni soit son retour !

EMILIA.

Voyez ces brillantes gondoles
En glissant sillonner les flots...
Voyez, au bruit des barcaroles,
Bâmer ces joyeux matelots !
C'est à Venise, ma patrie,
Reine des mers, foyer d'amour !
Ah ! dans ton sein, cité chérie,
Béni soit mon retour.

CHOEUR.

Ah ! dans ton sein, cité chérie,
Béni soit son retour !
Viva ! viva !
Elle est bonne, elle est belle !
Ah ! jusqu'aux cieux, pour elle,
Élevons nos viva !...

EMILIA.

Mes amis, je vous remercie ;
De ces marques d'amour mon âme est attendrie.

DOMINIQUE, à Emilia.

Mais quand monseigneur reviendra,
Dieu sait comme il s'emportera !

EMILIA, à Dominique.

Sois tranquille, on le calmera,
(*Aux gondoliers.*)

Amis, de votre zèle
Le souvenir fidèle
Dans mon cœur restera.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Viva ! viva !
Elle est bonne, elle est belle.
Ah ! jusqu'aux cieux, pour elle,
Élevons nos viva !

EMILIA.

Amis, de votre zèle
Le souvenir fidèle
Dans mon cœur restera.

DOMINIQUE, à part.

Peste soit de leur zèle !
Quelque bonne querelle,
Pour sûr, m'en reviendra.

(*Les gondoliers se retirent après s'être rangés respectueusement pour laisser passer la comtesse Analfi, qui arrive en gondole avec Ursule, nourrice d'Emilia.*)

SCENE II.

EMILIA, LA COMTESSE, DOMINIQUE, URSULE.

LA COMTESSE. Enfin, pauvre reclus, je puis te revoir !

EMILIA. Oui, grâce à ta réputation désagréable et de discrétion, Manfredi a bien voulu t'excepter de la proscription générale ; et me permettre de t'envoyer chercher par ma bonne Ursule.

LA COMTESSE. Ah ça ! décidément il est donc bien jaloux ?

URSULE. Lui !... comme un tigre royal, madame, ou tout au moins comme le Grand-Turc ; jaloux à nous poignarder tous les uns après les autres.

LA COMTESSE. Miséricorde !

DOMINIQUE, en souriant. Ursule exagère un peu.

LA COMTESSE. Seulement un peu !... Ma pauvre Emilia, que je te plains ! et comment ce farouche Othello a-t-il pu te laisser revenir à la ville.

EMILIA. N'était-il pas bien naturel que je fusse témoin des fêtes que Venise prépare en son honneur ? Ce n'est qu'après huit jours d'instances cependant que j'ai pu obtenir de quitter la campagne, et encore a-t-il fallu promettre le plus sévère incognito ; de ne sortir qu'avec un voile, et accompagnée d'Ursule et de deux vilains nègres, espèce de garde d'honneur qu'il m'a rapportée d'Afrique.

LA COMTESSE, riant. Des muets, peut-être ?

URSULE, bas. Pis que cela, madame !...

LA COMTESSE, de même. Ah ! mon Dieu ! (*A Emilia.*) Mais c'est de la démence !

EMILIA. Oui, de la démence et du malheur pour lui et pour moi. Jamais homme, tu le sais, ne fut plus aimé ; il m'aime aussi de toutes les forces de son âme : nous devrions être heureux, et cependant, chaque jour de nouveaux soupçons, de nouvelles violences viennent troubler, désespérer ma vie... Ma patience est à bout... cet état n'est plus supportable... Je vais essayer une dernière tentative pour ramener Manfredi... si j'échoue, ma famille

poursuivra une séparation devenue indispensable, et j'irai consacrer à Dieu des jours à jamais flétris!.. Il m'en coûtera sans doute, mais ce sacrifice, je devrai le faire autant pour son repos que pour le mien, et mon parti est pris, je le ferai.

LA COMTESSE. Vous n'en viendrez pas là, je l'espère bien... mais il faut lui faire bonne guerre; il faut l'insurger.

URSULE. Oui, oui, insurgons-nous.

EMILIA. Pauvre Manfredi! comme ses mesures sont bien prises... tu vois, voilà déjà le tiers de sa garde passé à l'ennemi..

LA COMTESSE. Oh! tu l'auras bientôt à discrétion... tu peux compter sur moi pour t'y aider, mais à charge de revanche, par exemple.

EMILIA. Comment? Est-ce que tu aurais aussi un jaloux à corriger?

LA COMTESSE. Non; moi, c'est le contraire d'un jaloux; un fat, un indifférent, à qui j'ai le malheur d'être fiancée...

EMILIA. Son nom?

LA COMTESSE. Steno.

EMILIA. Steno!.. Eh quoi! c'est lui!... le plus élégant, le plus aimable de nos jeunes seigneurs, un des meilleurs amis de Manfredi!

LA COMTESSE. Tu le connais donc?

EMILIA. Jusqu'à ces derniers jours, je ne le connaissais que de réputation; car tout en ayant beaucoup d'amitié pour lui, mon mari m'en a toujours dit un mal horrible, et n'a jamais voulu me le présenter... Mardi seulement, je l'ai aperçu pour la première fois, et tout-à-fait par hasard. Mais comment se fait-il que toi, si prudente, si raisonnable, tu te sois éprise d'un pareil étourdi?

LA COMTESSE. Le sais-je? Nos deux familles ont arrangé pour nous un mariage, les bans sont publiés... dans huit jours, nous devons être unis: eh bien! croirais-tu qu'il n'a pas même eu encore la fantaisie de me voir?

EMILIA. Quelle bizarrerie!.. mais tu l'as vu toi, au moins?

LA COMTESSE. Oui, de loin, dans un bal... On lui dit que j'étais là... on lui demanda s'il voulait m'être présenté..... Est-ce que c'est déjà aujourd'hui qu'on nous marie, répondit-il? Non, non. Eh bien, alors, pourquoi presser la présentation?... c'est parfaitement inutile.

EMILIA. Ah! c'est odieux!

LA COMTESSE. Je faillis pleurer de dépit; j'aurais dû le détester, l'oublier, eh bien! je ne sais comment cela se fit, mais cette insouciance même me piqua au jeu, et, je te

l'avouerais, maintenant, je crois que je l'aime!

EMILIA. Oui, je comprends... c'est presque toujours ainsi; et tu veux que je t'aide à te venger de son impertinence? Cela me sera peut-être plus facile que tu ne l'aurais cru.

LA COMTESSE. Que veux-tu dire?

EMILIA. Imagine-toi que depuis mon retour de la campagne, chaque fois que j'ai été prier à Saint-Marc, j'ai trouvé près du bénitier un élégant jeune seigneur, posté là comme une sentinelle; c'était Steno. D'abord, j'y fis peu d'attention; mais hier, l'entendant nommer, je me retournai... lui, tout aussitôt, s'avança vers moi, et m'offrit l'eau bénite, en souriant. L'office fini, je le retrouvai à la même place, et voulant le mieux voir, je soulevai un coin de mon voile... Il avait un petit air vainqueur si plaisant que je faillis éclater de rire. D'après tout ce qu'on en dit, il est bien capable d'avoir pris ma curiosité pour quelque chose de plus sérieux.

LA COMTESSE. Oh! quant à cela, j'en réponds.

EMILIA. Eh bien! tant mieux!.. j' imagine un projet qui nous permettra de mener de front la leçon que je veux donner à mon jaloux, et celle que mérite ton beau fiancé.

LA COMTESSE. Explique-toi.

QUATUOR.

EMILIA, à la comtesse, à Dominique et à Ursule.

Ecoutez tous, écoutez en silence:
Pour fixer un volage et pour un jaloux,
Une sainte alliance
Est conclue entre nous.

TOUTS.

Une sainte alliance
Est conclue entre nous.

EMILIA,

Dans ma double entreprise,
Jurez de me servir!

TOUTS.

Dans sa double entreprise
Jurons de la servir.

EMILIA.

Quoi que je fasse ou que je dise,
Jurez-moi d'obéir!

TOUTS.

Quoi qu'elle fasse ou qu'elle dise,
Jurons-lui d'obéir!

EMILIA.

Chacun de vous aura son rôle;
Sans examen et sans contrôle,
Songez-y bien, il faudra m'obéir.

TOUTS.

Sans hésiter, nous jurons d'obéir!

EMILIA.

A bien inquiéter ton maître,
Toi, mon vieux Dominique, il faudra t'appliquer.

DOMINIQUE.

Mais il éclatera peut-être...

EMILIA.

Tant mieux !

DOMINIQUE.

Mais c'est beaucoup risquer ;

Si j'irrita sa jalousie,

Il peut entrer en fureur,

Et me tuer faute de mieux,

C'est un homme si dangereux !

Pourquoi, d'ailleurs, exciter sa colère ?

LA COMTESSE.

An fait, dis-nous pourquoi, ma chère.

EMILIA.

Pourquoi, pourquoi ? parce que je le veux...

A chacun je donne son rôle ;

Sans examen et sans contrôle,

N'avez-vous pas juré de m'obéir ?

Tâchez de vous en souvenir.

TOUS.

C'est juste, il nous faut obéir.

EMILIA, à la comtesse.

Pour toi, ma chère, il faudra prendre

Un costume semblable au mien,

Et puis imitant mon maintien,

A Saint-Marc il faudra te rendre...

Avant une heure, entends-tu bien ?

Steno, comme bier, à la porte,

En sentinelle se tiendra ;

Voyant Ursule et nos nègres d'escorte,

Pour moi, sans doute, il te prendra.

LA COMTESSE.

Pour toi peut-être il me prendra,

C'est bien... mais où conduira cela ?

EMILIA.

Que s'importe ?

LA COMTESSE.

C'est juste, j'oubliais...

URSULE.

Oui, c'est juste, mais moi,

Pourquoi vouloir me compromettre ?

EMILIA.

Allons, chacun à son pourquoi ?

Alors, à quoi bon me promettre

De suivre aveuglément ma loi ?

LA COMTESSE et DOMINIQUE, à Ursule.

C'est juste, nous devons nous soumettre à sa loi !

EMILIA.

Ce n'est pas tout... il faut qu'on donne

Au séducteur un rendez-vous ?

URSULE et DOMINIQUE.

Un rendez-vous ? sainte Madone !

Ah ! pour le coup, c'est fait de nous.

LA COMTESSE.

Quoi ! tu veux que j'aile lui dire ?...

EMILIA.

Pas un mot, mais écrire

Seulement un billet,

Qui de ta blanche main glissera dans la sienne.

LA COMTESSE.

Mais enfin quel est ton projet ?

EMILIA.

Mon projet ?

L'important, c'est que ce soir il vienne ;
Quant au reste, c'est mon secret...

ENSEMBLE.

Fiez-vous à ma prudence,

L'espoir me sourit déjà.

Je vous en réponds d'avance,

Mon projet réussira.

LA COMTESSE.

Fions-nous à sa prudence,

L'espoir me sourit déjà.

Oui, j'en répondrais d'avance,

Son projet réussira.

DOMINIQUE et URSULE.

Nous fier à sa prudence

N'est pas très-prudent, oui-dà.

Vraiment, je frémis d'avance,

En songeant à tout cela.

DOMINIQUE, regardant.

Une gondola s'avance,

C'est le seigneur Manfredi.

URSULE.

Quelqu'un est près de lui.

LA COMTESSE, regardant à son tour.

Mais, c'est Steno, je crois.

EMILIA.

Steno ! de la prudence,

Il faut éviter sa présence.

TOUS.

Partons : de la prudence,

Silence !

*(Emilia et la comtesse rentrent dans la maison ;
Dominique va ouvrir la grille. Ursule est rentrée.)*

SCENE III.

DOMINIQUE, MANFREDI, STENO.

STENO, à Manfredi. Ah ! voilà un siècle que je n'avais mis le pied dans ce péristyle... depuis ton mariage, tiens... Il est vrai que depuis cette époque, nous avons tous les deux été presque toujours éloignés de Venise, toi pour battre les Barbaresques, moi pour étudier la diplomatie et les bonnes manières à la cour de France ; mais maintenant que nous sommes enfin réunis pour quelque temps, j'espère que tu voudras bien me présenter à ta femme... on la dit très-jolie... très-aimable, et je suis curieux d'en juger par moi-même... c'est bien naturel... la femme d'un ami !... Voyons, demande donc à ce brave homme si elle est arrivée.

MANFREDI, faisant signe à Dominique. Je t'ai déjà dit que je ne l'attendais pas.

STENO. Mais c'est impossible !... comment, tu aurais pu lui refuser le plaisir de voir les fêtes que le sénat prépare pour toi ?

MANFREDI. Qui ? moi ? du tout... c'est elle qui n'a pas voulu venir.

STENO. Vraiment ?

MANFREDI. Oui... le bruit et l'éclat du monde l'importunent. Elle ne se trouve bien qu'aux champs.. la solitude seule peut lui plaire.

STENO. C'est singulier...

DOMINIQUE, à part. Peut-on mentir comme ça !

STENO. Que dit-il ?

DOMINIQUE, que Manfredi regarde avec colère. Moi ? rien !... je demandais les ordres de monseigneur.

MANFREDI, bas à Dominique. Qu'Emilia reste chez elle ; j'irai la rejoindre aussitôt que je serai libre.

DOMINIQUE. Oui, monseigneur...

(Il rentre dans la maison.)

SCENE IV.

STENO, MANFREDI.

STENO. Dis-moi donc, c'est bien vrai ce que tu viens de me conter là ? c'est bien réellement la marquise qui a voulu rester à la campagne ?

MANFREDI. Sans doute.

STENO. Eh ! bien, mon ami, à ta place ça me donnerait à penser... parce que, vois-tu, une femme de vingt ans... qui aime la solitude, ce n'est pas clair.

MANFREDI. Oh ! je n'ai rien à craindre à cet égard ; je suis sûr de l'amour d'Emilia.

STENO. Si tu en es sûr, c'est différent... au surplus, tu fais bien de te maintenir dans ces idées-là.. tu serais jaloux qu'il n'en serait ni plus ni moins, ainsi... Ah ça ! j'espère pourtant qu'en mari attentif et galant, tu n'auras pas manqué de faire pour la marquise bonne provision de cadeaux, de riches parures ?.. Elle n'est pas coquette, à la bonne heure.... mais dans la solitude, ça distrairait toujours un peu... Ah ! et puis, tiens, j'y songe, encore une autre distraction aussi aimable et moins coûteuse que tu peux lui offrir.

MANFREDI. Et laquelle donc ?

STENO. Eh ! parbleu ! ce joli jeu arabe que tes officiers nous ont rapporté d'Afrique, et qui fait déjà fureur dans tout Venise.

MANFREDI. Le diadesté ? jolie importation, en effet, le jeu le plus insinuant...

STENO. Insignifiant ! tu n'y as donc jamais joué.

MANFREDI. Non, ma foi !

STENO. Comment peux-tu le juger alors ? c'est ce qu'il y a de plus aimable au contraire, de plus piquant, de plus profond même.. Il faut pour y réussir une adresse, un esprit, un sang-froid !.. Les femmes y excellent, et tout bien considéré, je ne te conseillerais pas d'y jouer avec la tienne.... Cependant, inoi, j'ai gagné hier la marquise Lucia.... l'enjeu était son portrait... je t'avouerais entre nous qu'elle me veut assez de bien la petite marquise, et j'ai quelques raisons de penser qu'elle n'a pas été fâchée de perdre... Voilà le portrait... tiens, c'est très-ressemblant.

MANFREDI. Il est en bonnes mains, en vérité ! autant vaudrait une exposition publique. Tu es si discret !...

STENO. Certainement, je suis discret ; mais avec toi, pourquoi veux-tu que je me gêne ?

MANFREDI. Toujours le même... il faut concevoir que tes voyages à la cour de France t'ont bien gâté.

STENO. Formé tu veux dire... Ah ! il n'y a que là qu'on sache vivre.

CAVATINE.

Par l'amour, la folie,
La vie est embellie
En ce charmant séjour.
De la galanterie
C'est l'aimable patrie,
Un plaisir c'est la cour.
Aimer, chercher à plaire,
Là, c'est la seule affaire
Qu'on juge digne d'intérêt !
Là, le dieu du mystère
Trouve, comme à Cythère,
Un temple dans chaque bosquet.
Jamais la crainte du scandale
N'y vient gêner de tendres feux ;
Et celui qui sait être heureux
A toujours assez de morale.
Ce qui sortout mérite attention,
C'est qu'en ces beaux lieux, sur mon ame,
Un mari jaloux de sa femme
Serait perdu de réputation.
Par l'amour, la folie,
La vie est embellie
En ce charmant séjour.
De la galanterie
C'est l'aimable patrie,
Du plaisir c'est la cour.

SCENE V.

MANFREDI, STENO, UN GONDOLIER.

LE GONDOLIER, à Steno. Excellence....

STENO. Que me veux-tu ?

LE GONDOLIER. Onze heures viennent de sonner à Saint-Marc.

STENO, *regardant sa montre*. Onze heures déjà !... Diable ! ça me contrarie, me voilà forcé de te quitter.

MANFREDI. Oh ! ne te gêne pas, les affaires avant tout.

STENO. C'est qu'en effet, c'est une affaire très-importante. Il faut absolument que je sois à Saint-Marc dans un quart-d'heure.

MANFREDI. Un rendez-vous à l'église ?

STENO. Tu sais bien que dans notre pays, c'est toujours là qu'on les donne... c'est plus moral... Ah ! c'est une délicieuse aventure, une toute nouvelle... est-ce que tu voudrais la connaître ?

MANFREDI. Non, vraiment, je ne suis pas curieux... Va, mon ami, va vite à ton rendez-vous.

STENO. Oh ! Saint-Marc n'est pas loin, j'ai encore quelques minutes à moi... et puis, je vois bien, quoi que tu en dises, que tu ne serais pas fâché de savoir... Au surplus, il n'y aura personne de compromis ; je ne sais pas le nom... Tiens, cherche là-dedans... à l'article de la dame voilée.

(Il lui remet un riche souvenir.)

MANFREDI. Qu'est-ce donc que cela ?

STENO. Mes mémoires secrets, une petite biographie portative des femmes aimables qui ont eu quelque bonté pour moi... Chacune a son article, et chaque article contient un précis historique de l'intrigue au moyen de laquelle l'héroïne a pris rang dans ma collection.. Oh ! c'est fait en conscience.

MANFREDI, *ironiquement*. Je m'en rapporte à toi.

STENO. Quand je ne serai plus bon à rien, vois-tu, avant de me retirer du monde, je publierai ce recueil pour l'éducation de la jeunesse.

MANFREDI, *parcourant le souvenir*. C'est très-édifiant, en effet.

STENO. N'est-ce pas ? Eh bien y es-tu ?

MANFREDI, *lisant*. Margaritha.. Lucia..

STENO. Plus loin.. plus loin.. tourne toujours.

MANFREDI. Ah ! m'y voici, je crois. (A part.) Qu'ai-je vu ?

STENO, *regardant le souvenir*. Cette fois, oui, tu y es... lis, va... n'aie pas peur.

MANFREDI, *à part*. Serait-il possible ?

STENO. Qu'as-tu donc, mon ami ? ta figure est toute renversée.

MANFREDI, *se remettant et s'efforçant de sourire*. Ce n'est rien, ce n'est rien !...

mais dis-moi, il n'y a bien réellement que cinq jours que tu as vu cette femme pour la première fois ?...

STENO. C'est-à-dire vu... Ce n'est que son grand voile que j'ai vu d'abord... hier, seulement, j'ai aperçu un instant ses yeux, ils sont d'un bleu magnifique, mon ami, et tendres !... Ah !... aimes-tu les yeux bleus, toi ?

MANFREDI. Et cette femme est toujours accompagnée d'une vieille dnègne et de deux nègres ?

STENO. Oui, c'est une précaution du mari... apparemment... ça lui réussit bien... Ah !... ah !... ah !... n'est-ce pas que c'est drôle ?

MANFREDI. Oui, très-plaisant... mais enfin, cette femme ne t'a rien dit qui t'autorise à croire ?..

STENO. Non !... quant à ça, elle n'a pas encore prononcé une seule parole... mais avec des yeux comme les siens, est-ce qu'on a besoin de parler pour se faire comprendre ! Et puis elle m'a souri d'une certaine façon, vois-tu ? et quand on a un peu l'habitude... on sait tout de suite ce que ça veut dire.

MANFREDI. Quel supplice ! (Appelant.) Dominique !...

STENO. Qu'est-ce donc ?

MANFREDI. Rien, un ordre à donner... Dominique !...

SCENE VI.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. Monseigneur me demande ?

MANFREDI. Oui... approche.

DOMINIQUE, *à part*. Exécutons l'ordre de madame...

MANFREDI, *le tirant à l'écart*. Où est ta maîtresse ?

DOMINIQUE. Elle vient de sortir, monseigneur.

MANFREDI. Seule ?

DOMINIQUE. Non... comme à l'ordinaire avec...

MANFREDI, *le repoussant*. Assez !... (A part.) Ma tête brûle ! (Haut à Steno.) Ainsi donc, tu comptes retrouver tout-à-l'heure à Saint-Marc cette dame voilée ?

STENO. Je parierais cent contre un qu'elle m'y attend déjà... Adieu.

MANFREDI, *l'arrêtant*. Un moment.

STENO. Pourquoi donc ?

MANFREDI. Si j'allais avec toi ?

STENO. Quelle idée !

MANFREDI. Oh ! simple curiosité... Je suis libre... j'ai besoin de me distraire.

DOMINIQUE, *à part*. Pauvre homme !

STENO, *le regardant attentivement*. Ah ! tu as besoin de te distraire?... cependant, tu mêler d'une parcelle intrigue... si ta femme venait à savoir ?..

MANFREDI. Ma femme !... non, elle ne saura rien.

STENO. Allons, puisque cela te fait bien plaisir, viens... mais, par exemple, tâche de laisser ici cet air rébarbatif... il y aurait de quoi effrayer le moins timide.

MANFREDI. Sois tranquille, sois tranquille.

STENO. Est-ce que tu as encore tes mauvaises migraines d'autrefois ?

MANFREDI. Non, je suis bien, très-bien... mais tes gondoliers attendent, partons, partons...

STENO. Eh ! mon Dieu ! le rendez-vous serait pour toi, que tu ne serais pas plus pressé. Dominique, vous ferez prévenir le médecin de votre maître... car il n'est pas bien au moins... ses maux sont brûlantes... pauvre ami !...

MANFREDI, *dans la gondole*. Ramez, ramez donc, misérables !

(Manfredi entraîne Steno ; ils descendent tous deux dans la gondole et s'éloignent. Dominique les regarde et lève les bras au ciel en signe de pitié.)

SCENE VII.

DOMINIQUE, EMILIA, LA COMTESSE.

DOMINIQUE, *seul*. Il a raison, dans quel état le voilà !

EMILIA, *paraissant, à la comtesse*. Ah ! ah ! ah ! c'est charmant ! sans s'en douter, le seigneur Steno nous a vraiment bien servis par son indiscrete confidence...

LA COMTESSE. Mais ton mari a la tête presque perdue...

EMILIA. Oui... il ne commence pas mal... mais il ne faut pas qu'il s'arrête là.

LA COMTESSE. Et que veux-tu donc de mieux ?...

EMILIA. Je veux le guérir... pour cela il me faut une bonne crise... et c'est encore ton fiancé qui m'aura fourni les moyens de la mettre à profit... As-tu bien fait attention à tout ce qu'il a dit à Manfredi ?

LA COMTESSE. Vraiment non... j'étais trop irritée...

EMILIA. Tu ne l'as donc pas entendu parler de cette gageure arabe ?

LA COMTESSE. Le diadesté ?

EMILIA. Oui... le diadesté... ce jeu nous sera, j'espère, d'un grand secours, si je puis décider mon mari à engager la partie avec moi...

LA COMTESSE. En vérité ? alors fais-moi bien vite le plaisir de m'expliquer ce que c'est... car personne ne m'a encore initiée à ce mystère.

EMILIA. Oh ! mon Dieu ! c'est la chose du monde la plus simple en apparence ; mais comme le disait Steno, aucun autre jeu cependant n'exige plus de sang-froid et d'adresse... écoute bien.

LA COMTESSE. Je ne perds pas un mot.

EMILIA. On fixe d'abord avec son adversaire le nombre d'heures ou de jours que doit durer la gageure.

LA COMTESSE. Bien !... ensuite ?

EMILIA. Si pendant ce temps... si avant que la dernière heure ait sonné... un des deux joueurs prend de la main de l'autre un objet, quel qu'il soit... sans prononcer le mot *diadesté*, il a perdu.

LA COMTESSE. C'est là tout ?

EMILIA. Oui.

LA COMTESSE. C'est très-piquant, en effet.

EMILIA. Mais certainement... comment, tu ne vois pas combien il faut d'imagination et de ruse pour troubler son joueur, le prendre en défaut ? mais je n'ai pas le temps de te convaincre, tu en jugeras plus tard... Revenons à notre conjuration... Le départ de mon mari avec Steno doit changer un peu nos batteries... tu n'iras pas à Saint-Marc... tu enverras seulement ta lettre.

DOMINIQUE, *qui est resté au fond*. Madame, madame ! voilà monseigneur qui revient.

EMILIA. Déjà !... cela n'est pas possible !... (*Regardant.*) Mais si, vraiment... c'est bien sa gondole, le voilà devant le palais Maffi.

LA COMTESSE. Et Steno ?

EMILIA. Oh ! lui... il n'aura pas perdu si vite patience... il attend encore, sois-en sûre. Vois donc comme les gondoliers forcent de rames. Dieu me pardonne, voilà ce pauvre Manfredi qui rame lui-même... quelle ardeur !... (*À la comtesse.*) Suis-moi, nous achèverons de nous concerter, et tu sortiras par la porte du petit canal.

DOMINIQUE. Mais, madame, si monseigneur vous demande ?

EMILIA. Tu répondras que je ne suis pas encore rentrée.

DOMINIQUE. Mais, s'il me presse...

EMILIA. Tu n'as rien vu... tu ne sais rien... il faut bien lui laisser la fièvre en-

core quelque temps... je me charge du reste.

DOMINIQUE. Allons... puisque c'est pour son bien... mais Dieu vous soit en aide, car vous jouez gros jeu.

(Emilia et la comtesse sortent par la gauche.)

MANFREDI, dans la gondole. Où allez-vous donc ? ici... ici !..

(Il saute sur le quai et entre sans voir Dominique.)

SCENE VIII.

MANFREDI, DOMINIQUE.

MANFREDI, à lui-même. Elle n'y était pas !

DOMINIQUE, à part. Je crois bien.

MANFREDI, à part. Elle aura été prévenue sans doute par les complices de sa trahison. Oh ! malheur ! malheur sur elle et sur moi !..

DOMINIQUE, à part. Il me fait vraiment peine.

MANFREDI. Qui est là ? ah !.. c'est toi... est-elle rentrée ?

DOMINIQUE. M^{me} la marquise ?

MANFREDI. Sans doute !.. eh bien, répondras-tu ?

DOMINIQUE. Non... non, monseigneur, pas encore.

MANFREDI. Mais où est-elle donc enfin ?

DOMINIQUE. Je ne sais.

MANFREDI. Tu ne le sais pas !.. Écoute, mon vieux Dominique, allons, ne t'effrayes pas, tiens !.. tu vois bien que je suis calme ; maintenant écoute : tu ne voudrais pas me trahir, toi, n'est-ce pas ? oh ! non, tu ne le voudrais pas ?

DOMINIQUE. Monseigneur me connaît.

MANFREDI. Oui, oui... eh bien ! va, prends ma gondole ; cours à Saint-Marc... et si elle y paraît... tu viendras m'avertir sur-le-champ.

DOMINIQUE. Mais, monseigneur...

MANFREDI. Va, te dis-je... et ne perds pas une minute.

(Il le pousse vers la gondole qui s'éloigne bientôt.)

SCENE IX.

MANFREDI, seul.

RÉCIT.

Et si je me trompais ! par un affreux soupçon, Si l'outrageais encore ici son innocence ! Que ne puis-je le croire... ah ! de sa trahison, Trop d'indices, hélas ! me donnent l'assurance. Je n'ai plus plus qu'un espoir... celui de la vengeance !

C'était hier encore,
Pour mon ame ravie,
Mon Dieu, mon seul trésor,
L'arbitre de ma vie,
Et son perfide cœur
En devenant parjure
Remplace par l'injure
Mon rêve de bonheur !
O supplice effroyable !
Quel feu brûle mon sein !
Mais est-elle coupable ?
Oui, son crime est certain.
Ah ! pour me venger d'elle,
Que faire, hélas ! la fuir ?
Oublier l'infidèle !
Non ; il faut la punir.
Malheur à qui brave ma rage !
Le sang lavera mon outrage !

(Il se dispose à rentrer dans la maison ; s'arrête tout-à-coup et prête l'oreille du côté gauche.)

Je ne me trompe pas... on a ouvert la porte du petit canal.

EMILIA, en dehors. Oui, je réponds de tout.

MANFREDI. C'est elle !

EMILIA, de même. Il sera ce soir chez le doge... adieu.

MANFREDI. A qui c'est adieu ? à qui ce rendez-vous ? (Il va entrer dans le bosquet et s'arrête.) Elle vient de ce côté... attendons-la... et tâchons de me contraindre, pour voir jusqu'où elle poussera l'audace.

SCENE X

MANFREDI, EMILIA.

(Emilia entre en chantant un refrain de barcarole ; elle a un bouquet à la main, et s'aperçoit son mari en arrivant. Elle s'en approche.)

EMILIA, à Manfredi. Ah ! tu étais là ?.. si j'avais pu le penser.

MANFREDI. Tu te serais hâtée de me rejoindre ?

EMILIA. Certainement... mais je te croyais encore au sénat. Tu y restes toujours si long-temps !.. tu sais bien cependant que je ne suis heureuse que lorsque tu es près de moi.

MANFREDI. Tu m'aimes tant !

EMILIA. Sans doute... et c'est bien naturel... tu es si bon !.. si aimable !.. quand tu n'es pas jaloux.

MANFREDI. Jaloux ? et pourquoi le serais-je ?

EMILIA. Ah ! c'est bien, cela ! tu me rends donc justice enfin ?

MANFREDI. Oui, oui... tôt ou tard il faut que cela arrive... Mais d'où te vient, je te prie, ce charmant bouquet !

EMILIA. Tu le trouves joli ?.. tant mieux... car c'est justement pour toi que je l'ai cueilli.

MANFREDI. Pour moi ?

EMILIA. Et pour qui donc ? n'est-ce pas ta fête demain ? oh ! je connais mes devoirs... tiens.

MANFREDI, lui arrachant le bouquet et le jetant à terre. Vos devoirs ?..

EMILIA. Que faites-vous ?.. ah ! monsieur.

(Elle veut ramasser le bouquet.)

MANFREDI, la prenant par la main. Laissez, laissez, madame... et répondez-moi.

EMILIA. Quel regard terrible !.. et vous n'êtes plus jaloux ?..

MANFREDI. Jaloux ou non, répondez, je le veux... Qui était avec vous tout-à-l'heure ? à qui disiez-vous un si tendre adieu ? à qui donniez-vous rendez-vous enfin ?..

EMILIA. Qui sait ?.. au seigneur Steno, peut-être ?

MANFREDI. Madame.

EMILIA. Osez dire que vous ne l'avez pas pensé !.. ainsi, comme il n'y a sans doute dans tout Venise qu'une seule dame noble, qui ait des nègres dans sa livrée, et sorte en la compagnie d'une duègne, qu'une seule aussi apparemment qui ait des yeux bleus et un voile, votre estime pour moi est telle que vous n'hésitez pas un instant à me reconnaître dans le portrait d'une femme assez déhontée pour encourager le caprice du premier fat qu'elle rencontre !.. ah ! c'est affreux ?

MANFREDI. Qui vous a dit ?..

EMILIA. J'ai tout entendu, monsieur... j'étais là avec la comtesse Aualfi, qui a passé chez moi la matinée entière... et à qui je donnais en la quittant ce rendez-vous qui vous a si fort irrité.

MANFREDI. Est-il possible ? tu n'es donc pas sortie ?..

EMILIA. Non, monsieur... au surplus qu'en allez-vous dire la comtesse pour vous en assurer ?

MANFREDI. Oh ! non... c'est inutile... mais pourquoi Dominique ?..

EMILIA. Dominique a exécuté mes ordres. Je voulais vous éprouver encore... et malheureusement vous m'avez trop bien convaincu que votre jalousie est sans remède et nous prépare à tous deux des chagrins sans cesse renaissans... pour les prévenir, il faut nous séparer... j'irai dans un couvent.

MANFREDI. Un couvent !.. un couvent pour toi, si bonne, si belle, si aimée !.. car je t'aime... je t'aime de toutes les forces de mon âme !.. nous séparer, ah ! jamais... plutôt mourir.

EMILIA. Vous voulez donc que je souffre toujours ?

MANFREDI. Non, tu ne souffriras plus, je te le promets... plus de soupçons... plus de gêne... plus de précautions qui t'offensent... ton amour, ta vertu ; oui, voilà la meilleure sauve-garde de mon honneur... Dès demain je te présente à la noblesse de Venise... tu verras le monde, tu y brilleras par tes grâces, par tes talens, et moi... oh ! moi, je serai fier, heureux de tes succès !.. Je m'enivrerai de tout l'eucens qui brûlera pour toi... car tu es mon âme... mon orgueil, ma vie !.. Eh ! bien, voyons... me pardonnes-tu ?

EMILIA. Allons, je le veux bien... nous essayerons encore... et pour te prouver que je suis sans rancune, si tu veux !..

MANFREDI. Quoi ?

EMILIA. Je te prends pour mon joueur au diadème.

MANFREDI. Quelle idée !

EMILIA. Tu as peur de perdre, n'est-ce pas ? le fait est que ton caractère me donne bien de l'avantage sur toi.

MANFREDI. Ah ! c'est là-dessus que tu comptes, eh bien ! j'accepte alors... Quel sera l'enjeu, voyons ?

EMILIA. Le mien, un baiser... le tien cinq cents ducats d'or, consacrés à la fête que tu donneras à l'occasion de ma rentrée dans le monde.

MANFREDI. Soit : le terme de la gageure ?

EMILIA. Ce soir à minuit.

MANFREDI. Ah ! c'est trop court.

EMILIA. Trop court ? eh ! mon Dieu, tu as le temps de perdre dix fois d'ici-là.

DUO.

EMILIA.

Tout est bien convenu ?

MANFREDI.

Tout est bien convenu...

EMILIA.

Entendu ?

MANFREDI.

Entendu.

EMILIA.

De ce moment la gageure commence...

MANFREDI.

De ce moment la gageure commence.

TOUS DEUX.

Diadème, jeu charmant !

En toi j'ai confiance ;

Tout m'assure d'avance

Un succès éclatant !

MANFREDI.

Pour expier l'outrage

Que tu reçus de moi,

Tiens, prends ce nouveau gage

De ma constante foi.

EMILIA.

Quelle bague brillante !

Qu'elle est riche, élégante !
C'est très-galant ! mais quoiqu'elle me tente,
Je ne saurais, en vérité,
L'accepter de ta main sans dire diadesté !

(Elle la prend.)

L'épreuve était un peu grossière ;
Il faut pour me gagner quelque chose de mieux.

MANFREDI,

Une autre fois, j'espère,
Je serai plus heureux.

TOUS DEUX.

Diadesté, jeu charmant, etc.

EMILIA.

Ainsi, jamais de jalousie ?

MANFREDI.

Oh ! non, jamais de jalousie...

EMILIA.

Plus de soupçons injurieux ?

MANFREDI.

Plus de soupçons injurieux...

EMILIA.

Entre nous, au gré de nos vœux,
Puisse régner toujours cette heureuse harmonie !
Mais que vois-je là-bas ?

C'est mon bouquet ! (Elle le ramasse.) Hélas !
De ta fauteur innocente victime,
Devait-il expier mon crime ?

MANFREDI.

De grâce, rends-le moi !

EMILIA.

Non pas :

Pour me rappeler ton injure,
Là, tout exprès, il est resté.

MANFREDI.

Oh ! rends-le moi, je l'en conjure !

EMILIA.

Je suis trop bonne, en vérité...

(Elle lui tend le bouquet, il va le prendre.)

Mais prends donc garde à la gageure...

MANFREDI.

Oh ! j'y songeais... (Il prend le bouquet.) Diadesté !
J'allais le dire, en vérité.

EMILIA.

Je n'en crois rien, mais j'ai trop d'avantage,
Pour ne pas te ménager un peu ;
Je te l'ai dit, avant minuit, je gage,
Tu perdrais dix fois ton enjeu.

MANFREDI.

Allons donc, c'est un badinage,
Moi, je perdrai !

EMILIA.

Quand je voudrai.

TOUS DEUX.

Diadesté, jeu charmant,
En toi j'ai confiance ;
Tout m'assure d'avance
Un succès éclatant.

SCENE XI.

LES MÊMES, DOMINIQUE, puis STENO.

DOMINIQUE, bas à Manfredi qui va à lui.
Monseigneur, personne n'a paru.

MANFREDI, de même. C'est bon ! c'est bon !
tais-toi, nous aurons un compte à régler
ensemble.

DOMINIQUE. Je voulais vous dire aussi
que la gondole du seigneur Steno suivait
la mienne.

EMILIA. Steno, je me retire.

MANFREDI. Demeure, au contraire, je
veux te convaincre.

EMILIA. Non, non, il faut te ménager
encore ; d'ailleurs je n'ai pas gagné... et,
quand il en sera temps, je veux une pré-
sentation plus solennelle.

(Elle se retire sous la treille.)

MANFREDI. Cette fois... c'est toi seule...
(Allant au devant de Steno qui débarque.)

Eh bien ! mon cher ami, qu'as-tu fait de
ta dame voilée ? est-elle venue, enfin ?

STENO. Non !.. il paraît qu'il y a eu em-
pêchement majeur.

MANFREDI. Ah ! tant pis !.. cela me con-
trarie pour toi.

STENO. Tu es trop bon !.. mais sois tran-
quille... si elle n'a pu venir, elle m'a au
moins donné de ses nouvelles.

MANFREDI. A la bonne heure donc !.. une
lettre ?

STENO. Oui, une lettre qui m'a été re-
mise aussitôt après ton départ... Il paraît
que c'est toi qui gênais... Ah ça ! mais de
la discrétion, parce que, vois-tu, je n'aime
pas à compromettre les femmes, moi...

MANFREDI. A qui le dis-tu ?

STENO. Ecoutez cela... (Lisant.) « Celle
dont Steno a su captiver l'âme... » c'est
positif, hein ? « celle dont Steno a su cap-
tiver l'âme n'a pu se rendre aujour-
d'hui à Saint-Marc. L'inquiète jalousie
de son tyran l'en a empêchée. » Pauvre
homme ! il se croit bien garanti avec toutes
ses précautions ; comme si les précautions
empêchaient quelque chose !

MANFREDI. C'est bien... c'est bien...
continue.

STENO. Non... mais c'est à remarquer
cela... les plus jaloux sont toujours les plus
dupes.

MANFREDI. Poursuis donc.

STENO, lisant. « Mais comme il sera
retenu ce soir chez le doge... »

MANFREDI. Ah ! il va ce soir chez le
doge ?

STENO. Oui, comme toi. Ça se trouve

bien, n'est-ce pas? (*Lisant.*) « Que Steno
se trouve à dix heures sous les arcades
de la Piazzetta; on ira l'y chercher. »

MANFREDI. Est-ce tout?

STENO. Non... il y a un post-scriptum.

MANFREDI. Voyons.

STENO, *lisant*. « Surtout, soyez discret... » Quant à ça, la recommandation
était inutile. (*Lisant.*) « Soyez discret.... »

« et s'il vous faut absolument un confident,
tâchez de mieux choisir que ce matin. »

MANFREDI. Il y a cela?

STENO. En toutes lettres.

EMILIA, *à part*. Comme il est bien corrigé!

MANFREDI. Et tu n'avais parlé qu'à moi
de cette aventure?

STENO. A toi, oui, et à cinq ou six de
nos amis que j'avais rencontrés avant de te
voir.

MANFREDI, *à part*. Ah!... je respire....
(*Haut, prenant la lettre.*) Mais donne donc
que je voie l'écriture.

(Il paraît satisfait de cette vérification et veut rendre
la lettre.)

STENO. Oh! l'écriture ne prouve rien...
tu entends bien qu'en pareille occasion,
une femme un peu adroite et qui sait vivre
emprunte toujours une main étrangère.

MANFREDI, *froissant la lettre*. C'est vrai!..

STENO, *la lui reprenant*. Eh bien! eh
bien!.. prends donc garde... là!.. je vous
demande quelle figure cela fera dans ma
collection.... Qu'est-ce donc? (*Il regarde
dans le fond.*) Ah! c'est le cortège qui vient
te chercher, pour te conduire en triomphe
au palais ducal.

SCENE XII.

LES MÊMES, DOMINIQUE, URSULE,
GARDES DU DOGE, SERVITEURS DE MAN-
FREDI, PEUPLE DE VENISE, GONDOLIERS,
ETC.

(On entend dans le lointain une marche triomphale.)

FINAL.

STENO.

Entends ce bruit... entends ce cri d'ivresse!
C'est la garde du corps, elle vient en ces lieux.

Sur ces pas la foule se presse,
Et remplit l'air des chants joyeux.

(*Dominique, Ursule et tous les serviteurs de
Manfredi sortent de la maison. On voit sur le
canal la gondole ducal et plusieurs autres gon-
doles, les hérauts, les gardes et le peuple en-
trent et se rangent dans le fond.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Chantons le fils de la victoire,
Et fêtons son heureux retour!
Si Venise lui doit sa gloire,
De Venise il a tout l'amour.

STENO.

Lorsque ton triomphe s'appête,
Pourquoi cet air sombre et chagrin?

MANFREDI.

Eh! que m'importe cette fête!..

STENO.

Es-tu son?

MANFREDI, *à part*.

Quel funeste destin!
Trembler toujours pour ma tendresse...
Soupçonner, accuser sans cesse
D'un tel tourment quand verrai-je la fin?

(*Ras à Emilia.*)

De Domioque et d'Ursule suivie,
Pour la villa Bianca tu partiras ce soir.

EMILIA, *de même*.

Et tu n'as plus de jalousie?

N'importe, j'obéis, puisque c'est mon devoir.

(*A part.*)

Ah! s'il savait...

Comme il sert bien notre projet.

ENSEMBLE.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Chantons le fils de la victoire, etc., etc.

MANFREDI, *à part*.

Ces honneurs, ces chants de victoire,
Ah! tout m'importune en ce jour!
Je donnerais toute ma gloire,
Pour être sûr de son amour.

STENO.

Ecoute ces chants de victoire!
Chacun te célèbre en ce jour;
Mon cher, sois heureux par la gloire.
Moi, je vais l'être par l'amour.

EMILIA.

Que ces chants d'ivresse et de gloire
Sont doux à mon âme en ce jour!
Ah! bientôt une autre victoire
Viedra couronner mon amour.

(*Steno entraîne Manfredi; la foule agite des
branches de laurier; les gondoliers élèvent et
agitent également leurs rames bariolées; les hé-
rauts embouchent la trompette. Tableau. — La
toile tombe.*)

ACTE II.

Le théâtre représente un labyrinthe de la villa Bianca. A gauche de l'acteur, au premier plan, est un kiosque très-élégant, dont la fenêtre ouvre sur l'avant-scène ; sous cette fenêtre est un banc de marbre. On monte au kiosque par un perron de trois marches. De chaque côté sont des vases de fleurs. — Sur le théâtre, sont plantés des arbres ou des buissons fleuris. — Il n'y a de place entièrement libre qu'au premier plan ; à travers les arbres et les buissons, on aperçoit quelques parties de grilles, et au fond la campagne. Tout le jardin est illuminé.

SCENE PREMIERE.

JEUNES VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES DES
ENVIRONS DE VENISE.

(Au lever du rideau une jeune fille fait tirer les garçons à la courte paille. Julio prend la plus courte ; les autres présentent et mesurent la leur.)

CHOEUR, à Julio.

C'est à toi de chercher,
Commençons la partie ;
Mais pas de tricherie,
Nous allons nous cacher.

(On mène Julio dans un coin et on le fait retourner le nez contre la muraille.)

Reste là
Comme cela,
Et de peur de surprise,
Ne retourne pas avant qu'on te le dise.

(Ils vont tous se cacher de côté et d'autre ; deux entrent dans le kiosque. Les garçons veulent suivre les filles, celles-ci les repoussent.)

JULIO.

Est-ce fait ?

LES AUTRES.

Pas encore, silence !

JULIO.

Est-ce fait ?

LES AUTRES.

Oui, commence

(Il se dirige d'un côté, aussitôt les voix de femmes font entendre du côté opposé un refrain en tra la la ; il recient sur ses pas, les voix d'hommes font entendre alors un autre refrain.)

TOUS ENSEMBLE.

Par ici,

Nous voici.

(Julio ne sait plus où donner de la tête, il disparaît enfin derrière les arbres cherchant toujours. En ce moment Ursule entre.)

SCENE II.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE.

Quoi ! personne en ces lieux !
Où donc est la joyeuse bande ?
Que font-ils, je vous le demande ?
Hoh ! montrez-vous à mes yeux !

(Même jeu et même appel que pour leur camarade.)

Que veut dire ceci ?

TOUS ENSEMBLE.

Par ici,

Nous voici

(Ils paraissent de tous les côtés à la fois.)

URSULE.

Pourquoi donc vous cacher ainsi ?

LES JEUNES FILLES, la câlinant.

Oh ! ne grondez pas, je vous prie,
Nous commençons notre partie.

URSULE.

Ah ! bon, j'entends... cette partie,
J'en conviens, est fort jolie !
Mais je sais là-dessus une vieille chanson,
Qui contient, mes enfants, une bonne leçon.

Écoutez bien,
N'en pardons rien.

CHOEUR.

Écoutez bien,
N'en pardons rien.

RONDE.

Les filles du hameau voisin
Jouaient souvent à cache-cache.
Un saint homme, le père Eustache,
Leur dit un soir d'un air malin :
Mes enfants, je dois vous instruire,
Du danger d'un jeu si charmant :
Quoique sages, qui sait vraiment
Où ce jeu-là peut vous conduire ?

Malgré tous vos détours,
Prenez garde, fillettes,
L'amour dans vos cachettes,
Vous trouverez toujours.

CHOEUR.

Malgré tous vos détours, etc., etc.

URSULE.

Bouquet de vierge sur le front,
Theresa, belle fiancée,
Dans le bouquet s'est lancée :
Bien adroits ceux qui l'y prendront !
A quoi lui servit d'être sage ?
La foudre gronde, et Theresa,
Que la peur sans doute égara,
Ne parut plus après l'orage.

Malgré tous vos détours, etc., etc.

CHOEUR.

Malgré tous vos détours, etc., etc.

URSULE.

Mais que devint donc Theresa ?
On dit que pendant la tempête,
Un magicien volant sa tête
Dans un usage l'emporta.

Tout bas aussi l'on osa dire
Qu'un jour, on passant indiscret,
Qui connaissait certain bosquet,
À ce récit se prit à rire.

Malgré tous vos détours, etc., etc.

CHŒUR.

Malgré tous vos détours, etc.

URSULE.

Mais vers nous la marquise s'avance,
Allez vite cueillir les fleurs
Qui doivent, de mille couleurs,
Parer ce soir le grand salon de danse.

CHŒUR.

Eh quoi ! ce soir on dansera ?

URSULE.

Oui, mes amis, à la villa,
Toute la nuit on dansera ;
Ainsi donc que chacun s'apprête,
Car vous serez tous de la fête.

CHŒUR ET URSULE.

Allons vite, que l'on s'apprête,
Puisque { nous sommes } de la fête,
 { vous êtes }
Ah ! quel bonheur, } à la villa,
Oui, mes amis,
Toute la nuit on dansera.

(*Emilia paraît sur les dernières mesures de ce morceau; tout le monde la salue et se retire, excepté Ursule.*)

SCENE III.

EMILIA, URSULE.

EMILIA. Eh bien ! ma bonne Ursule, malgré les nouveaux ordres de ton maître, as-tu fait tout ce dont nous sommes convenus ?

URSULE. Oui, madame.... le seigneur Steno est probablement en route à présent ; mais, comme pour le dépister, on doit lui faire faire beaucoup de tours et de détours, il n'arrivera ici que peu de temps avant monseigneur.

EMILIA. C'est bien... Et mes invitations ont-elles été portées ?

URSULE. Oh ! très-exactement, madame... avant minuit il y aura certainement brillante et nombreuse société dans vos salons...

EMILIA. À merveille ! maintenant, vas veiller aux derniers préparatifs de la fête... surtout que rien ne manque à son éclat.... tu sais que nous avons cinq cents ducats à dépenser... car j'espère bien que Manfredi les perdra.

URSULE. Je commence à croire comme vous que c'est de l'argent sûr.

(*Elle salue la marquise et sort.*)

SCENE IV.

EMILIA, seule.

MORCEAU.

Quand le sort de ma vie
Va se décider pour toujours,
Des femmes bienheureux génie,
Ne me refuse pas ton utile secours !
Si j'invoque en ce jour
Et l'adresse et la ruse,
N'ai-je pas mon excuse ?
Cette excuse est l'amour.

Malgré la jalousie
Qui me connaît mon cœur,
Manfredi, ton amie
Ne veut que ton bonheur.
Bien convaincu de son outrage
D'ici, je crois le voir déjà !
Dieu sait comme il s'emportera,
Comme il menacera...
Et d'un naut cet orage
Quand je voudrai s'apaiser.

Il passera
Sans laisser après lui le plus léger nuage.

Oui, par l'adresse
Et la finesse
Aujourd'hui cesse
Mon long malheur !
Plus de souffrance.
Ah ! d'espérance,
Je sors d'avance
Battre mon cœur.

(*La rampe baisse ; la comtesse entre vivement.*)

SCENE V.

EMILIA, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Enfin je te trouve.... et ce n'est pas sans peine. J'ai pensé me perdre vingt fois dans les détours du labyrinthe... c'est donc ici le lieu du rendez-vous ?

EMILIA. Oui, n'est-il pas bien choisi ?

LA COMTESSE. On ne peut mieux au contraire. (*On éteint partout.*) Eh bien ! mais voici la nuit complète.

EMILIA. Le grand jour n'est pas nécessaire pour recevoir Steno... allons, à ton rôle... l'ennemi approche... il m'a à peine vue, toi jamais ; il n'a entendu ni ma voix ni la tienne, il te prendra donc aisément pour sa dame voilée. Charme-le par ton esprit, enchante-le par tes accens ; et lorsque enfin il saura qui tu es, il sera confus d'avoir adressé à une autre des vœux qui n'étaient dus qu'à toi.

LA COMTESSE. Bien !... voilà pour Steno, en supposant que j'obtienne le succès que tu espères ; mais ton jaloux ?

EMILIA. Oh ! quant à lui, cela me regarde.

SCENE VI.

LES MÊMES, URSULE puis STENO,
DOMINIQUE et Deux GONDOLIERS.

URSULE, *entrant vivement.* Le voilà... le voilà.

LA COMTESSE. Qui donc?

URSULE. L'effroi des pères, des tuteurs et des maris de Venise, le brillant comte de Steno! pauvre jeune homme! il arrive ici comme un condamné qu'on mène à la mort.

LA COMTESSE. Comment cela?

URSULE. Un épais bandeau couvre ses yeux, il ne voulait pas d'abord consentir à cette précaution, mais on lui a dit que c'était la condition expresse du rendez-vous, et on lui a fait jurer sur l'honneur de ne pas chercher à ôter le bandeau avant qu'on le lui permette.

EMILIA. Bravo! (*À la comtesse.*) Je te laisse.

LA COMTESSE. Comment, tu t'en vas... je crois que j'ai peur, à présent.

EMILIA. Quel enfantillage!

LA COMTESSE. Mais que ferai-je enfin?

EMILIA. Ce que tu voudras, pourvu qu'il ait perdu la tête quand je reviendrai!... chut!... le voilà.

(Les deux gondoliers conduisent Steno qu'ils tiennent chacun par une main. Dominique les précède avec une torche. Steno est ainsi amené jusqu'au milieu du théâtre sur une musique mystérieuse.)

STENO, pendant la musique. Sommes-nous arrivés, enfin?...

URSULE. Oui!...

(Elle fait signe aux gondoliers de le laisser libre.)

STENO. C'est bien heureux!

(Dominique, Ursule et les gondoliers se retirent avec précaution; Emilia les suit en s'efforçant de ne pas rire. La comtesse est près du kiosque et reste seule avec Steno.)

SCENE VII.

STENO, LA COMTESSE.

STENO. Eh bien! ils s'en vont... (*Il fait quelques pas à tâtons.*) Singulier rendez-vous!... jusqu'à présent, ce n'est tout au plus pour moi qu'une partie de colin-maillard. (*Il se heurte contre un des vases du kiosque.*) Aïe! on dit casse-cou, au moins! ah! ça il me semble que maintenant je pourrais bien ôter ce maudit bandeau... personne ne répond... ma foi, tant pis. (*Il ôte le bandeau.*) Rien!... quelle

nuit profonde! ces arbres... cet air frais... ah! ça, où diable m'a-t-on conduit?... en pleine campagne peut-être... se serait-on moqué de moi par hasard?... ah!... ce serait piquant... mais comme je me vengerais aussi!... (*La comtesse qui a trouvé la harpe d'Emilia dans le kiosque fait entendre un accord.*) Ah! maladroite!... on m'écoutait.

(La comtesse exécute un prélude brillant.)

MORCEAU.

LA COMTESSE.

Pauvre abandonnée!
Suis-je condamnée
À ne plus charmer?
Le ciel a, j'espère,
Lissé sur la terre
Quelqu'un pour m'aimer:
Viens, toi que j'appelle,
Qui comprends mon cœur...
Viens, ce cœur fidèle
T'offre le bonheur!

STENO, *à part.* Pauvre petite femme, il n'y a vraiment pas moyen de refuser ce qu'on offre de si bonne grâce!...

LA COMTESSE.

Caprice frivole,
Amour qui s'envole,
N'est pas fait pour moi;
Il faut à mon âme
Éternelle flamme,
Pour prix de ma foi.
Viens, toi que j'appelle, etc.

STENO, *à part.* Par exemple, chanter la constance dans sa position... c'est original.. N'importe, répondons et disons comme elle... cela n'engage à rien.

(*Il a l'air de chercher chaque vers.*)

Changer de tendresse...
Vulturer sans cesse...
Est-ce le bonheur?
N'ayez point d'alarmes;
Qui connaît vos charmes
A fixé son cœur.
Où, ce cœur fidèle,
De l'être enchanté,
Dont la voix l'appelle,
Fera le bonheur.

Pas trop mal pour un impromptu... eh bien! elle ne dit rien... est-ce qu'elle voudrait encore un couplet, par hasard?.. il me semble cependant...

LA COMTESSE. Est-ce vous, Steno?...

STENO, *à part.* Ah! enfin! (*Haut.*) Oui, madame... oui, c'est moi... que votre bonté enivre de bonheur et d'amour!

LA COMTESSE. Peut-être vous faites-vous de moi une bien fausse idée... ma démarche...

STENO. C'est très-naturel. Victime d'une odieuse jalousie, qui pourrait vous blâmer de répondre aux vœux de l'amant le plus tendre, le plus fidèle?

LA COMTESSE. Fidèle, vous! je voudrais l'espérer; mais dès demain peut-être le nom d'une autre infortunée, séduite, trompée comme moi, viendra grossir la liste des victimes de votre inconstance et prendre place dans cet indiscret recueil...

STENO. Que voulez-vous dire? quel recueil?...

LA COMTESSE. Oh! la feinte est inutile... je sais tout... et d'ailleurs n'allez-vous pas vous marier?...

STENO. J'en conviens... mais qu'est-ce que cela prouve?

LA COMTESSE. Eh! quoi!... votre cœur croit-il donc ne rien devoir à votre fiancée?

STENO. Vraiment non... il n'a jamais été question de mon cœur dans nos arrangements de famille.

LA COMTESSE. Et si elle vous aimait, elle?...

STENO. Il faudrait qu'elle y mit beaucoup de bonne volonté, par exemple, car en vérité, je n'ai rien fait pour cela.

LA COMTESSE. En souffrirait-elle moins?

STENO. C'est possible... mais, comme il n'y aurait pas de ma faute... ma conscience serait parfaitement tranquille...

LA COMTESSE, à part. J'ai peine à ne pas éclater! (Haut.) Ainsi donc, ce qu'on m'a dit est bien vrai!... vous n'avez pas même encore daigné la voir?...

STENO. Pourquoi me serais-je pressé, puisque j'ai huit jours devant moi?... et puis, je me figure bien ce que ce peut être: quelque sottise bien maniérée, bien disgracieuse, un peu bégueule, très-probablement.

LA COMTESSE, à part. Ah! c'est trop fort... (Haut.) Monsieur...

STENO. Mais tenez, croyez-moi... ne songeons plus à d'autres femmes... ne parlons que de celle qui a désormais toute ma tendresse, toutes mes pensées... de celle dont un seul regard fera ma joie ou mon désespoir, de vous enfin!

LA COMTESSE. Parlez-vous sérieusement?...

STENO. Pouvez-vous en douter encore?

DUO.

Mon ame ravie
D'un espoir bien doux,
Pour toute la vie,
Se consacre à vous,

LA COMTESSE.

Je serais ravie
D'un espoir si doux.
Mais toute la vie
Est bien long pour vous.

STENO.

Pour prouver que je suis sincère,

Voyons, que dois-je faire?
Parlez, j'obéis à l'instant.

LA COMTESSE.

Pour me prouver que vous êtes sincère,
Oh! vous avez beaucoup à faire...
Remettez-moi, d'abord, ce souvenir charmant,
De vos galans succès glorieux monument.

STENO.

Vous vous moquez?

LA COMTESSE.

Oh! je n'ai garde;
Mais avec vous on se hasarde...
Vous haïtez?

STENO.

Moi, oon, vraiment!

(A part.)

J'en ai deux tout pareils, en cas d'événement...

(Lui remettant le souvenir.)

Rendez-moi justice!
Pour vous, croyez bien,
Qu'un tel sacrifice
Ne me coûte rien.

LA COMTESSE.

Je vous rends justice,
Et j'entends fort bien
Qu'on tel sacrifice
Ne me prouve rien.

STENO.

Que dites-vous? de mon obéissance,
Ah! j'espérais un prix plus doux...

(Il lui prend la main.)

LA COMTESSE.

Laissez-moi, l'heure s'avance,
Il eo est temps, séparons-nous.

STENO.

Nous séparer... oh! non, je t'aime
Comme je t'aimai jamais!
Je le jure par le ciel même,
Et tu m'appartiens désormais.

(Il tombe aux genoux de la comtesse, et couvre sa main de baisers.)

LA COMTESSE.

Relevez-vous, je vous en prie!

STENO.

Non, d'un seul mot disposé de ma vie!
Toi, m'aimes-tu? réponds, je t'en supplie.

LA COMTESSE.

Il n'en est pas besoin, je crois,
Votre présence ici répond assez pour moi.

ENSEMBLE.

STENO.

Bonheur suprême!
Elle est à moi...
O toi que j'aime,
Reçois ma foi!

LA COMTESSE.

Bonheur suprême!
J'ai donc sa foi!
Malgré loi-même,
Il est à moi.

(A la fin du duo, Emilia paraît derrière un buisson. La musique, qui change d'expression, continue pendant le dialogue suivant.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EMILIA.

EMILIA. St... St...

(La comtesse, qui l'a entendue, va la trouver, et lui dit quelques mots à l'oreille.)

STENO. Eh! bien, vous me quittez?

LA COMTESSE, *revenant et feignant le plus grand trouble*. Juste ciel! mon mari!..

STENO. Que dites-vous?

LA COMTESSE. Il revient!... malheureuse... que faire?... Ah! (*prenant la main de Steno et le conduisant au kiosque*) de grâce... entrez là!...

STENO. Mais...

LA COMTESSE. Entrez vite, ou tout est perdu...

(Il entre, la comtesse ferme vivement la porte, et remet la clef à Emilia, qui s'est avancée en scène.)

EMILIA, *bas*. A merveille!... à présent, laisse-moi!

(La comtesse disparaît derrière les buissons.)

SCÈNE IX.

EMILIA, STENO, MANFREDI, URSULE, DOMINIQUE et SERVITEURS *portant des torches*.MANFREDI, *dans la coulisse*. Entourez ce bosquet... cherchez... cherchez de tous côtés.

MORCEAU.

Entourez ce bosquet, que personne n'en sorte, De la villa surveillez chaque porte.

STENO, *à part*.

Qu'entend-je quelle voix?

Mais je la reconnais, je crois;

Serait-il bien possible!

Eh? quoi! cette femme sensible

Serait celle de Manfredi?

(Manfredi entre suivi de Dominique, d'Ursule et des serviteurs portant des torches; il en dirige de différents côtés, deux seulement restent au fond. Le mouvement s'exécute pendant que Steno et Emilia chantent les vers suivants.)

STENO, *à part*.

Mais que va-t-elle dire?

Son trouble, à coup sûr, la perdra..

EMILIA, *à part*

Si je parviens à ne pas rire,

Mon projet réussira,

(Manfredi vient vers Emilia, et la regarde un instant en silence, comme pour épier son trouble.)

MANFREDI.

Vous ne m'attendiez pas, je pense?

EMILIA.

Non, j'en conviens, mais pour mon cœur,

Mon ami, ta présence
Est toujours un bonheur!MANFREDI, *se contraignant et avec un sourire amer*.

Ah! ma présence est un bonheur!

ENSEMBLE.

EMILIA, *à part*.Malgré son audace,
De Steno, pour moi,
Tout le sang se glace
D'horreur et d'effroi!STENO, *à part*.Quel coup la menace!
Hélas! malgré moi,
Tout mon sang se glace
D'horreur et d'effroi!

MANFREDI.

O comble d'audace!
Son front devant moi,
N'offre aucune trace
De honte et d'effroi!

DOMINIQUE et URSULE.

C'est par trop d'audace,
Le braver, je crois,
Vraiment, à sa place
Je mourrais d'effroi!

MANFREDI.

Ne pourrais-je donc vous confondre?
À l'instant, il faut me répondre,
Etiez-vous seule en ces lieux?

EMILIA,

Mais c'est assez mon habitude,
Vous le savez, j'aime la solitude...

MANFREDI.

La solitude... inflame!

EMILIA.

Ah! joste Dieu!

Manfredi, qu'avez-vous?

De quoi suis-je coupable?

MANFREDI.

Tu le demandes, misérable!
Eh bien! enfin, répondez-vous?

ENSEMBLE.

Au nom du ciel! ah! calmez-vous...

STENO, *à part*.

Tout est perdu: c'est fait de nous!

DOMINIQUE et URSULE.

Monseigneur, calmez ce courroux!

MANFREDI.

Mais pourquoi de cette porte
Vous détourner avec effroi?

EMILIA.

De grâce, écoutez-moi!

MANFREDI.

West donc là, le lâche! ah! qu'à l'instant il sorte,
Et périsse à vos yeux..STENO, *à part*.

Me voilà bien avec ce furieux!

MANFREDI, *qui s'est assuré que la clef n'est pas sur la porte du kiosque*.

La clef!

EMILIA.

Pitié!

MANFREDI.

La clef, madame!

EMILIA, à genoux.

Ah! pitié pour son ame!

MANFREDI.

La clef, m'entendez-vous?

EMILIA, tirant la clef de son sein.

Je meurs!

(*Manfredi lui arrache la clef, en tirant son poignard. Il monte vivement les marches du logis.*)

STENO, tirant son épée.

Au moins, défendons-nous!

(*Au moment où Manfredi met la clef dans la serrure, Emilia se relève en éclatant de rire; Manfredi s'arrête, et se retourne stupéfait en la regardant.*)

MANFREDI.

Qu'entends-je?

EMILIA, s'approchant de lui.

Avant d'ouvrir, monsieur, n'oubliez pas
De me compter cinq cents ducats.

MANFREDI.

Comment?

EMILIA.

Quel est le mot que dans votre délire
Vous avez négligé de dire?
Diafesté, jeu charmant.

MANFREDI.

Je suis pris...

(Tirant Ursule à l'écart.)

Pourquoi donc cette lettre?

URSULE, bas.

Par ordre de madame, on dut vous la remettre...
Croyez...

MANFREDI.

Asses...

STENO, à part.

Mais tout s'arrange au mieux.

EMILIA.

Ouvrez donc cette porte,
Qu'à l'instant votre rival en sorte
Et périsse à mes yeux!
Ouvrez donc?...

STENO, à part.

Quelle fantaisie!

MANFREDI, à Emilia.

Ah! devant toi je m'humilie,
On ne peut mieux jouer la comédie.

EMILIA.

Entre nous, pas de complimens;
Je comptais sur la réussite,
Mais si vous attraper on n'a pas grand mérite,
Car c'est trop facile, vraiment.

STENO, à part.

Oh! maintenant
J'eo suis garant!

ENSEMBLE.

EMILIA.

Si de notre gageure
Seule ici j'ai l'honneur,

Ah! poostant, j'eo suis sûr
Tu paieras de bon cœur.

MANFREDI.

Oui, de notre gageure
Tui seule a tout l'honneur;
Et pourtant, je le jure,
Je paierai de bon cœur.

STENO, à part.

Oui, c'est une gageure;
Pour connaître, d'honneur!
A fond cette aventure,
Je paierais de bon cœur.

DOMINIQUE ET URSULE.

Quoique de la gageure
Madame ait tout l'honneur,
Monseigneur, je l'assure
Va payer de bon cœur.

SCENE X.

EMILIA, MANFREDI, STENO, dans le
pavillon.

STENO, remettant son épée dans le fourreau. Ouf! je l'ai échappé belle!...

EMILIA, à Manfredi. Eli bien! mon-
sieur?

MANFREDI. Oh! je suis battu... j'ai donné dans le piège comme un sot... j'aurais juré ma vie qu'il y avait là un homme caché... j'en rirai long-temps de bon cœur.

STENO, à part. Oui, oui, ris, va, je te le conseille.

MANFREDI. Il s'agit maintenant de s'exécuter de bonne grâce... Dominique, apporte-moi cinq cents ducats.

STENO. C'est qu'il va payer, encore!... Ah! les femmes... les femmes!...

MANFREDI, à Dominique. Va donc!

EMILIA. C'est inutile... je n'ai pas besoin de cet argent, tu solderas seulement les mémoires de la fête de ce soir.

MANFREDI. Une fête!

EMILIA. Sans doute, pour ma présentation solennelle à la noblesse de Venise... Etant bien sûr de gagner, j'avais fait mes invitations d'avance.

STENO, à part. A chaque mot je comprends un peu moins...

MANFREDI. Ah! tu avais invité...

EMILIA. Est-ce que cela te contrarie?...

MANFREDI. Du tout, du tout... oh! maintenant je suis corrigé tout-à-fait, et je suis enchanté de pouvoir tenir, sans retard, la parole que je t'ai donnée... Oui, mon Emilia, je te présenterai avec orgueil à nos amis, comme la femme la plus aimable, la plus vertueuse!...

EMILIA, jetant un coup d'œil du côté de Steno. Tous ne te croirons peut-être pas sur parole.

STENO, *à part*. Ah ! par exemple, voilà un aplomb qui ne passe !

MANFREDI. Malheur à celui qui élèverait devant moi le moindre doute sur ta vertu ! Cette épée....

STENO, *à part*. C'est ça, bats-toi pour sa vertu, à présent, il ne te manque plus que ça !

EMILIA. Tu me rends donc toute ta confiance ?

MANFREDI. Peut-elle être jamaïs mieux placée ?...

STENO, *à part*. Ce que c'est que de nous !

EMILIA, lui donnant la main. Je suis contente de toi... cet abandon te rend digne de connaître toute la vérité, et je vais te la dire.

MANFREDI. Comment ?

STENO, *à part*. Où veut-elle en venir ?

EMILIA. Tu étais bien persuadé, tout-à-l'heure, qu'il y avait là un homme caché ?

MANFREDI. Je te l'ai dit, je l'aurais juré sur ma vie.

EMILIA. A présent, tu es bien convaincu qu'il n'y a personne ?

MANFREDI. J'en jurerais de même.

EMILIA. Eh bien ! mon ami, tu aurais gagné tout-à-l'heure, et tu perdrais à présent, car il y a là, en effet, quelqu'un.

MANFREDI. A d'autres !

STENO, *à part*. Est-elle folle ?

EMILIA. Il y a quelqu'un, te dis-je... ce dernier aveu était nécessaire pour te prouver que, lorsqu'une femme est bien décidée à tromper, elle en vient toujours à bout, et que, par conséquent, ce qu'un mari a de mieux à faire, c'est de ne s'en rapporter qu'à son amour, à sa vertu, du soin de garder son honneur... Maintenant, que la leçon est aussi complète que possible... délivre toi-même le prisonnier.

STENO, tirant de nouveau son épée. Décidément, cette femme-là en veut à ma vie !

EMILIA. Eh bien ! qu'attends-tu ?

MANFREDI, après quelque hésitation. Oh ! la plaisanterie était bonne une fois... mais je suis en garde, et d'ailleurs, qui pourrait être là ?

EMILIA. Un de mes invités.

STENO, *à part*. Elle n'en démordra pas.

EMILIA. Un des plus aimables, des plus élégants... celui, peut-être, qui a la plus mauvaise opinion de notre pauvre sexe... Il avait aussi besoin d'une leçon... on la lui a donnée comme à toi.

STENO, *à part*. Hein !...

EMILIA. J'espère qu'elle le corrigera un

peu de sa fatuité, et qu'il aura désormais plus d'estime pour nous.

MANFREDI. Mais, qui est-ce donc enfin ?

EMILIA. Comment ! au portrait que j'en ai fait, tu n'as pas reconnu le brillant Steno ?...

MANFREDI. Steno ?

STENO, *à part*. C'est fini !

EMILIA. Ouvrez donc.

MANFREDI. Tu le voudrais bien, n'est-ce pas ?.. pour te moquer encore de moi ?..

EMILIA. Mais quand je te dis...

MANFREDI. Non, non, non.

EMILIA. Allons, j'ouvrirai donc moi-même...

STENO. Maudite femme !

(Au moment où Emilia va ouvrir, la comtesse entre avec tout le monde ; elle reste cachée dans un groupe de femmes.)

EMILIA, ayant ouvert la porte. Venez, seigneur Steno ; venez et prouvez à mon mari que cette fois je ne le trompe pas.

MANFREDI. Steno !... c'était lui !..

STENO, passant devant Emilia. Ah ! madame, quelle trahison !...

(Emilia va à la comtesse et prend le souvenir.)

MANFREDI. Me direz-vous, monsieur ?..

STENO. Mon ami...

MANFREDI. Votre ami !

EMILIA, revenant vivement entre eux. (A son mari.) Gare à la rechute. (Lui montrant les tablettes.) Heureusement, voici de quoi la prévenir.

MANFREDI. Qu'est-ce donc ?..

EMILIA. Tu sais bien ce précieux recueil que monsieur devait publier un jour pour l'édification de la jeunesse... une très-jolie femme l'a trouvé dans le labyrinthe.

STENO. Trouvé ?...

EMILIA. Oui, à peu près... et pour rendre la publication aussi édifiante que possible, elle a voulu compléter elle-même l'histoire de la dame voilée... La voilà donc revue, corrigée et un peu augmentée.... Lisez tous deux, messieurs ; chacun de vous y a son article.

MANFREDI, prenant le souvenir. Donne.

STENO, *à part*. Si j'y comprends un mot !..

MANFREDI, riant. Oh ! c'est parfait.... tiens, mon ami, tiens, lis avec moi... en effet, cela nous regarde tous deux... il paraît que c'est fait en conscience.

STENO, stupéfait. Voyons...

(Pendant qu'ils lisent tous deux, Emilia fait signe à la comtesse d'approcher, et va se placer à la droite de Manfredi, la comtesse est à la gauche de Steno.)

MANFREDI. C'est délicieux !